Ecole de LUTZ-EN-DUNOIS (Eure-et-Loir)

LES LOUÉES

A L'APPROCHE DES LOUÉES

Dimanche, un patron est venu voir papa. Ils s'asseyent auprès de la table :

— Alors, voulez-vous rester ?

— Cela dépend du prix que vous m'offrez...

Autour de 2.300 fr... le même prix !

— Ah non ! je ne peux pas vous donner tant... vous savez bien que le blé ne se vend pas.

— Je m'en vais...

— 2.300, vous acceptez !

— Non !

— Eh bien, 2.400, ça vous va ?

Papa accepte et le patron s'en va content d'avoir gardé son charretier.

***

Patron et valet sont en train de manger. Le patron entame la conversation :

— Eh bien, Marcel, est-ce que vous restez ?

— Non, répond le charretier d'un air grimaud.

— Non, et pourquoi ?

— Parce que je suis mal nourri.

— Mal nourri ? dit le patron surpris. Mais vous n'aviez qu'à nous le dire.

— Ah ! mais, vous auriez bien dû le voir...

— Il me semble pourtant que nous mangeons bien.

— Moi, je ne trouve pas...

— Parce que vous êtes difficile...

— Et puis, ce n'est pas que pour ça... Tout le travail que je fais est toujours mal fait !

— Mais puisque c'est vrai...

Et puis d'ailleurs, partez si vous voulez... Il ne manque pas d'ouvriers à louer.

***

— Eh bien ! patron, est-ce que je reste à la Toussaint ?

— Non, je veux te renvoyer.

— Pourquoi ?

— Parce que tu n'es pas assez fort pour faire ce travail-là.

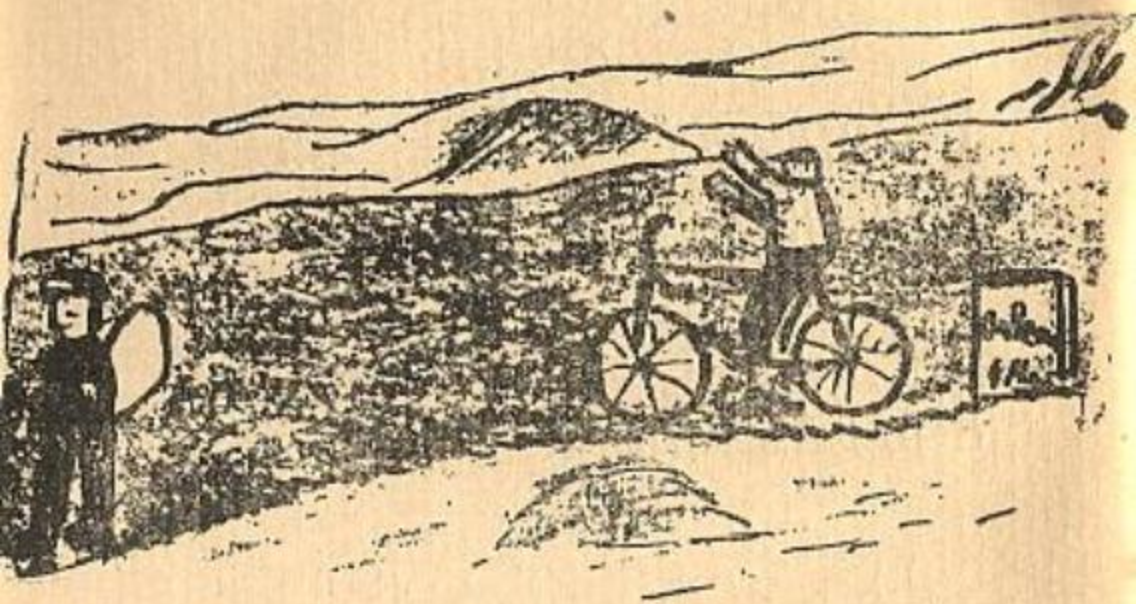
— Je voudrais pourtant bien rester...

— Puisque je te dis de t'en aller !

— Je ne vous ai pourtant rien fait.

— Je veux que tu partes !!!

Le patron s'en va dans sa cuisine. Le charretier baisse la tête, ronchonne tout seul, prend ses paquets et s'en va.



LA LOUÉE DE LA TOUSSAINT

Voici la Toussaint, jour de la louée.

Le matin, les charretiers sont gais : ils causent entre eux. Ceux qui pensent changer de place se voient déjà dans une ferme nouvelle. Ils cherchent le prix qu'ils vont demander à leur nouveau patron et ils s'habillent.

Le Départ

Ils rangent leurs affaires, puis vont voir le patron qui les paye et leur donne à boire. Ils disent aurevoir

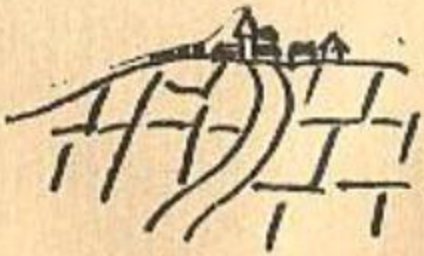
à leurs camarades, prennent leur paquet, enfourchent leur bicyclette et s'en vont.

Le matin, vers neuf heures, on voit ainsi beaucoup d'ouvriers de tous âges se diriger, d'un bon pas, sur la grand'route, vers Châteaudun. Un berger en a compté plus de cinq cents. Les cyclistes passent par bandes : on dirait des pelotons de coureurs.

Le temps est clair et ensoleillé, et pourtant ils paraissent moins gais que d'habitude. Ils partent de la place qu'ils viennent de quitter et se demandent où ils vont être loués. Ceux qui sont à pied se dépêchent pour avoir plus de chance de trouver un patron. Quelques-uns d'entre eux portent leur limousine et leur fouet.

Il y en a aussi qui sont déjà loués, mais qui y vont tout de même : si parfois ils trouvaient de meilleures conditions !

— Si je suis loué, je te paie une cannette, promet un jeune.



Sur la place

Sur la place, une foule impressionnante se démène et se bouscule :

— Es-tu loué ?

— Dépêchons-nous !

Les patrons se promènent lentement et s'arrêtent auprès des ouvriers à louer :

— Combien voudrais-tu gagner ?

— Autour de 2.600...

— Oh ! oh ! tu vas fort ! Je ne peux pas te donner ce prix-là ; tu sais que le blé ne se vend pas...

2.300 c'est assez !...

Le patron emmène l'ouvrier au café où ils s'assoient tout en discutant.

— Vous pouvez bien mettre 100 fr. de plus, ce n'est pas trop.

— Eh bien va, entendu !

Le maître est content de son ouvrier. Il lui donne la pièce et lui paie un coup de blanc et une bonne galette avec.

Ils sortent :

— A vendredi.

— Oui, oui, répond le charretier content.

***

Les patrons parlent de leurs ouvriers :

— Moi je n'ai pas encore de vacher...

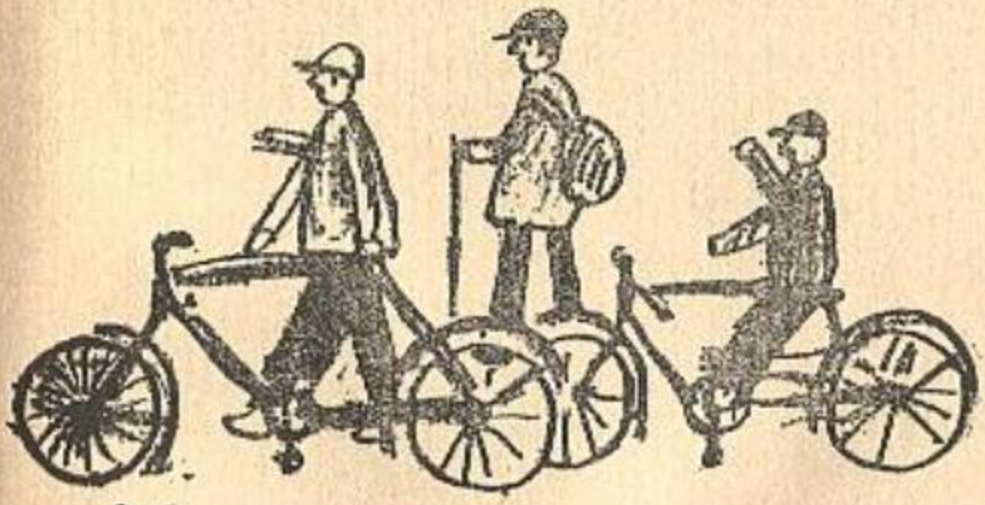
— J'en ai vu un tantôt qui cherchait du travail.

— Si je n'en trouve pas aujourd'hui, je ne serai pas gêné pour en trouver un autre jour. Il y en a tellement qui cherchent un maître !

Mais les ouvriers n'étaient pas si rassurés :

— Ce n'est pas rigolo, disaient-ils. On va être obligé de marcher pieds-nus.

Parmi ceux qui n'avaient pas trouvé de travail le premier jour, beaucoup avaient emporté des draps et des couvertures et ils ont couché dans les fossés à



Ils reviennent de la loue

l'abri d'une meule pour être tout prêts pour la louée du lendemain. C'étaient surtout ceux qui étaient à pied qui voulaient s'éviter un long voyage.

Ils sont retournés pour se louer le surlendemain jeudi, jour de marché. Hélas ! les patrons ne les regardaient même pas !

Le retour de la louée

Le soir, on les vit revenir plus tard que les autres années. Ils étaient moins pressés que le matin.

Ceux qui étaient loués se dépêchaient pourtant pour aller annoncer la nouvelle à leur femme. Ils avançaient triomphants en chantant ; ils donnaient des explications avec de grands gestes ; ils lâchaient leur guidon.

Les ouvriers discutent entre eux :

— Où es-tu loué ? Est-ce loin ?

— A 7 kilomètres, chez M. Dubottin.

— A Courbouillonville, je gagne 2.300 francs. J'ai poussé jusqu'à ce prix et je me suis laissé faire.

— Il y en a beaucoup qui sont restés sur le carreau.

Ceux qui n'étaient pas loués venaient par derrière, tristes, la tête basse, sans rien dire, car ils n'avaient

pas trouvé d'embauche. On en voyait qui, chargés d'une nombreuse famille, pleuraient. Certains d'entre eux auraient accepté du travail pour 2 fr. par jour et la nourriture.

La route leur semblait longue. Ils songeaient.

— Qu'est-ce que nous allons devenir ? Nous ne pourrons pas payer notre boulanger...

— Si tu avais accepté le prix qu'on te faisait, tu serais loué, objectait un camarade.

Leurs femmes les attendent sur le pas des portes :

— Es-tu loué ?

— Non, répond tristement l'ouvrier.

***

C'est que le blé se vend cette année à un prix misérable (108 fr. le quintal), à un prix qui ne paie pas le cultivateur de ses frais et de sa peine, si bien qu'on en vient à le donner aux chevaux comme provende.

Alors les fermiers se mettent à travailler.

Au lieu d'employer cinq ouvriers, on n'en occupe que trois, ou bien même on s'en passe pour l'hiver. On prendra des journaliers, voilà tout ; on ne sera pas gêné pour en trouver.

Aussi la moitié des ouvriers, quatre cents, dit-on, sont restés sans emploi et les salaires ont baissé. Pour les huit mois d'hiver un premier charretier gagne 2.500 fr. au lieu de 3.000 fr. ; un 2e charretier 2.000 au lieu de 2.500 ; le porcher ou marmiton, celui qui cure le fumier, 1.500 fr. au lieu de 2.000 francs. Les bergers seuls n'ont pas été diminués.

Beaucoup d'ouvriers n'ont pas accepté les conditions. S'ils ne trouvent pas à se louer, ils iront à la carrière.

Le mètre cube de pierre était payé naguère 15 fr. arraché et débité. Comme l'entrepreneur a beaucoup de compagnons à embaucher, ce sera 10 francs. Et le métier est dur pour ceux qui n'en ont pas l'habitude.

Les chômeurs s'en prennent aux ouvriers étrangers comme si ceux-ci étaient responsables de la situation :

— Pourquoi telle grosse ferme emploie-t-elle sept étrangers, Polonais pour la plupart ?

— Parce qu'on les paie moins cher que les Français sans doute.

La situation est triste aussi pour les petits cultivateurs. L'un d'eux, malgré tout son travail et sa vie de privation, n'a pu parvenir à payer le dernier terme de son charretier. Alors celui-ci a dû s'en aller... Un si bon charretier !

D'autres ne peuvent pas rembourser l'argent qu'ils ont emprunté, ni même en payer les intérêts. Et les fermages, le loyer de la terre, ne sont pas réglés : le propriétaire attend son argent.

Des fermiers consciencieux disent à leur charretier :

— Si le blé augmente, je t'augmenterai dans la même proportion...

Il y a bien peu d'ouvriers qui restent dans la même ferme. Certains patrons croient faire des économies en nourrissant mal leurs ouvriers. Dans telle maison où l'on faisait du « rata » pour quinze jours, l'ouvrier disait en quittant son patron :

— Il y a rudement longtemps que j'attends la Toussaint.

A LA NOUVELLE PLACE

Avec son « ballot » sur son dos, monté sur son vélo, le porcher s'en va vers sa nouvelle ferme.

Arrivé dans la cour, il regarde tout autour de lui et se dirige vers la porte de la cuisine.

Personne dans la cuisine.

Le porcher appelle d'une voix tremblante. La maîtresse arrive, les mains dans les poches :

— Bonjour, petit gars, que viens-tu faire ?

— Bonjour, Madame, je suis le petit porcher. Le patron vient de m'embaucher.

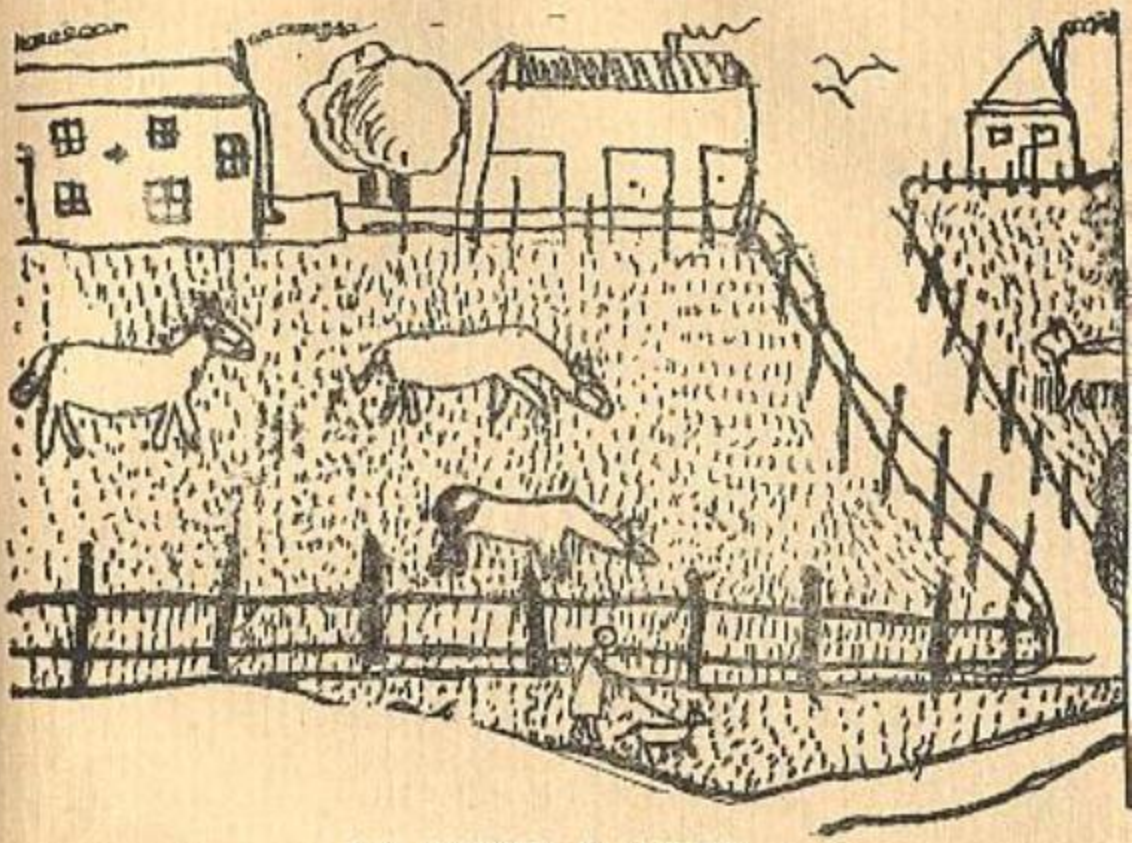
Le soir, le porcher mange avec les domestiques une soupe au lait et une omelette au lard.

Le lendemain à cinq heures, il était debout. Comme la veille il mangea avec les domestiques.

Son premier ouvrage fut de soigner les volailles; puis il essuya la vaisselle, éplucha les légumes, mit le couvert.

Dans l'après-midi, il alla à l'herbe pour les lapins. Le soir, il mit de nouveau le couvert et alla tirer du vin à la cave.

Les premiers jours le porcher n'était pas hardi. Et il était heureux de rentrer le soir dans sa chambre où il était tout seul.



LA LOUÉE A OZOIR

Le 12 juin, c'était la Saint-Barnabé à Ozoir.

Ce dimanche-là, tous les ans, on loue les vachers, les bergers, les bonnes.

Nous avons d'abord visité toutes les boutiques : des baraques étaient alignées le long des trottoirs. Les petits saltimbanques nous faisaient des grimaces. Ils étaient très sales ; des ruisseaux leur coulaient de chaque côté des lèvres : on aurait dit des moustaches.

Sur la place plantée d'arbres, une foule de gens se tenaient pour louer des ouvriers. Les gars qui avaient des places étaient contents : ils chantaient, ils jouaient aux bédouins, ils allaient au bal. Ceux qui n'étaient pas loués se promenaient tristement, sans rien dire.

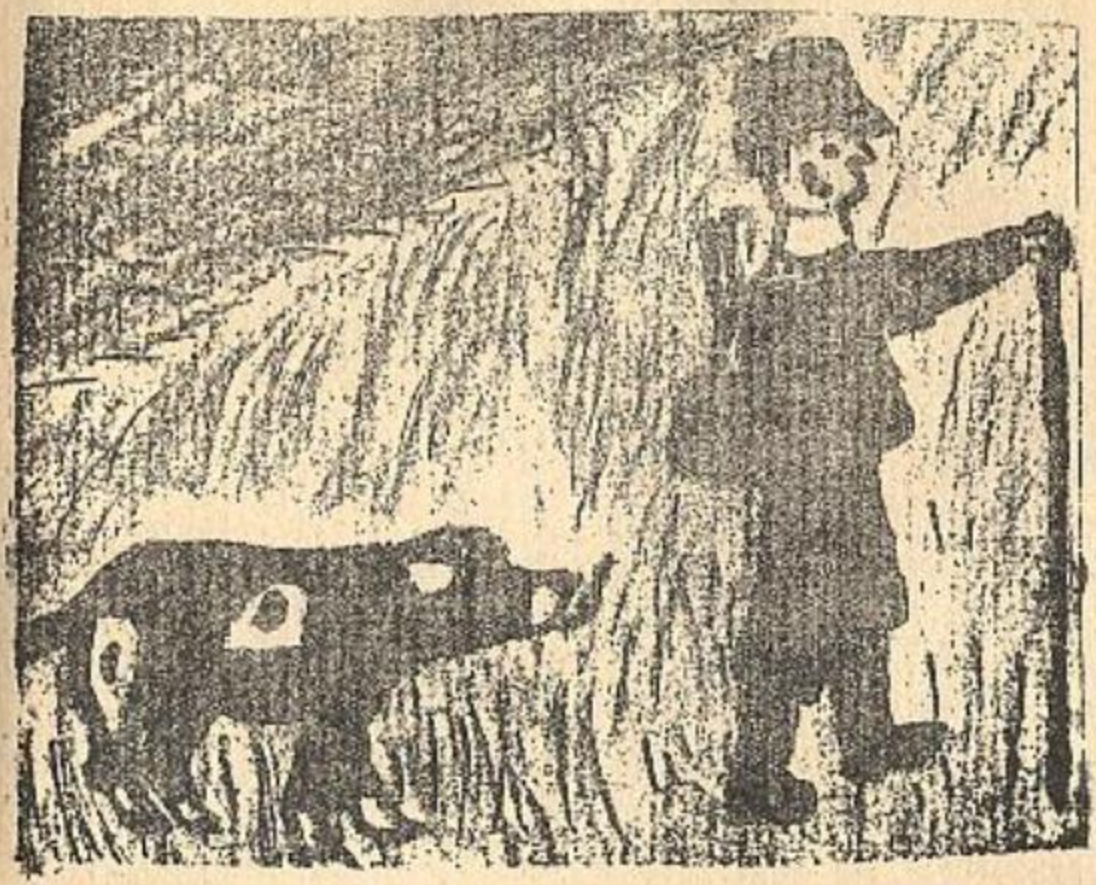
Les patrons discutaient :

— Nous attendrons la Saint-Jean pour louer des bonnes, car les prix baisseront peut-être.

DANS LE PERCHE

Dans le Perche, un grand nombre d'enfants se louent « pour les 4 mois » (de la Saint-Jean à la Toussaint) pour garder aux champs les moutons et les vaches. Comme au petit porcher, le travail ne leur manque pas.

« Cette année je me suis loué pour les quatre mois chez le maître Bouillie, à la grande cocherie, pour y garder les moutons. J'avais 41 moutons et 10 agneaux. Le matin, je me levais à quatre heures et demie. Quand j'étais habillé, je paillais les chevaux ;



si le maître n'était pas à l'écurie, je commençais à les curer. Je balayais sous eux, après j'allais porter de l'avoine à mes petits agneaux. On déjeûnait à cinq heures et demie. Je partais aux champs avec mes deux chiens, Charmante et Cabot, qui se chargeaient de garder les bêtes. Pour me distraire, je sifflais presque toute la journée et je taillais des bâtons avec mon couteau. J'emportais ma musette avec du cochon, du fromage, quelquefois du chocolat, sans

oublier la bouteille de cidre. Quand tout le monde quittait les champs, je m'asseyais à l'ombre, par terre, et je mangeais tranquillement. On allait souper à huit heures et demie, quelquefois à 9 heures. Après je faisais la litière aux chevaux pendant que le charretier les faisait boire. Puis on se couchait.

J'étais content d'être loué parce que j'aime aller aux champs et que c'est là que j'ai commencé à gagner de l'argent. J'espère y retourner l'année prochaine ».

***

Oh ! que c'est triste les louées chez nous par ce temps de chômage !

Papa n'a pas été embauché. Maman n'a presque plus d'argent et papa ne gagnera pas grand'chose.

Maman dit que nous ne mangerons plus que des pommes de terre.

Ecole de Lutz-en-Dunois (Eure-et-Loir).

Le texte : « Dans le Perche » est de Georges BUNOS, 11 ans Beaumont-les-Autels (Eure-et-Loir).

SUITE DES FASCICULES PARUS
ET EN VENTE AU PRIX UNIFORME DE 0,50

34. *L'oiseau qui fut trouvé mort.*
35. *Diables.*
36. *Le Tienne.*
37. *Corbeaux.*
38. *Notre Coopérative.*
39. *Barbe-Rousse.*
40. *Chômage.*
41. *Pétoule.*
42. *Pierre-la-Chique.*
43. *Le mariage de Niko.*
44. *Histoire du chanvre.*
45. *La force du paysan.*
46. *La famille Loiseau-Loiseau en 1830.*
47. *La Misère (contes).*
48. *Les contrebandiers.*
49. *Un déménagement compliqué.*
50. *Arrière les canons !*
51. *La plaine est vaste comme une mer...*
52. *Musicien de la Famine (Contes).*
53. *Dans la mare du Beau Rosier.*
54. *La Fleur d'Argent.*
55. *Au Pays des Neiges.*
56. *Le Pec.*
57. *L'Ecole d'Autrefois.*
58. *Histoire de Blanchet.*
59. *Bêtes Sauvages.*

Livre de vie : Recueil des Extraits 13 à 22
1 beau volume ..... 8 »

A la Volette : Recueil des Extraits 23 à 32
1 beau volume ..... 8 »

Les Amis de Pétoule : Recueil des Extraits 33 à 42. — Un beau volume ..... 8 »

Niko : 1 Recueil Enfantines 42 à 52 ..... 8 »

LA GERBE : Revue mensuelle d'enfants. — 1 abonnement d'un an ..... 7 »

ÉDITIONS DE L'IMPRIMERIE A L'ÉCOLE
Saint-Paul (Alpes-Maritimes)

Le Gérant : FRERNET.

IMP. MODERNE — GAP